



L'hôtel Ferraris : une œuvre de Germain Boffrand ?



Cette exposition a été réalisée
par la Région Lorraine,
service régional de l'Inventaire général
du patrimoine culturel

Recherche

Mireille-Bénédicte Bouvet, Simone Collin-Roset,
Claire Decomps, Jacques Guillaume
et Francis Roussel

Photographie

Gilles André, Daniel Bastien, Gérard Coing,
Bertrand Drapier, Alain George, Jacques Guillaume,
Ludovic Gury et Pierre Mignot

Documentation graphique

Thierry Algrin, Pierre-Yves Caillault, Maxime Copin,
Benjamin Derlange, Stéphane Froehlich,
Cécile Malinverno, Lauriane Paternotte
(restitution 3 D), Audrey Schneider,
Mathieu Thiebaud, Julien Thirion et Annie Tosi

Sources et documentation

- Archives départementales de Meurthe-et-Moselle
- Archives municipales de la ville de Nancy
- Médiathèque de Nancy
- Musée Lorrain
- Direction régionale des affaires culturelles de Lorraine
- Service régional de l'Inventaire général
du patrimoine culturel

Nous remercions particulièrement les propriétaires
et occupants successifs de l'hôtel Ferraris, de l'hôtel
de Fontenoy, de l'hôtel des Loups, de l'hôtel de Custines
et de l'hôtel de Mahuet qui nous ont autorisés à étudier
leurs édifices et reproduire leurs documentations.

Réalisation

© Région Lorraine – Inventaire général
Conception graphique > Ithaque

L'hôtel Ferraris : une œuvre de Germain Boffrand ?

- 1 – Le quartier du Bourget
- 2 – La famille Ferraris-Fontette
- 3 – Germain Boffrand, un architecte parisien
au service de la Cour de Lorraine
- 4 – La sévérité d'un parti classique
- 5 – L'élégance du décor d'architecture
- 6 – La subtilité du décor intérieur :
les grands principes de Boffrand
- 7 – La peinture monumentale de l'escalier
- 8 – Giacomo Barilli, un décorateur bolognais
- 9 – Joseph Beunat, un nouveau décor
au début du 19^e siècle
- 10 – À proximité

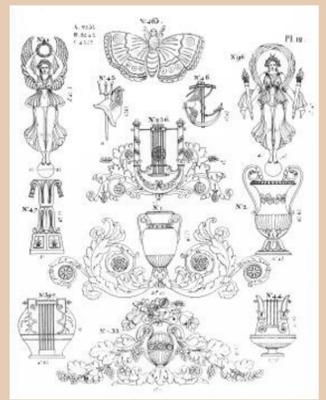
9

Joseph Beunat, un nouveau décor au début du 19^e siècle

L'embellissement des salons de l'aile gauche de l'hôtel Ferraris fut confié, au début du 19^e siècle, à l'ornemaniste Joseph Beunat dont la manufacture était installée à Sarrebourg de 1805 à 1824 puis à Strasbourg avec un magasin à Paris. Les lambris des pièces et les adoucissements des plafonds furent conservés et enrichis d'éléments en carton-pierre doré tandis que les cheminées furent changées.



Fortement influencé par l'Antiquité classique et le fameux *Recueil des décorations intérieures* de Percier et Fontaine publié en 1812, Beunat dessina de nombreux modèles de génies ailés porteurs de couronnes de lauriers ou de trompettes, ces motifs réalisés en stuc moulé, peint ou doré. Edités en 1823 dans un *Recueil des dessins et ornements d'architecture*, certains de ces motifs se retrouvent dans les grands salons de l'hôtel Ferraris.



Détails des décors du grand salon de l'aile gauche.



Aile droite : salle du rez-de-chaussée.

10^A

À proximité

À proximité de l'hôtel Ferraris, s'élèvent d'autres hôtels attribuables avec plus ou moins de certitude à l'architecte Boffrand. Deux d'entre eux présentent un parti assez rare à Nancy d'hôtel entre cour et jardin.

L'hôtel de Curel ou hôtel des Loups (rue des Loups)

Construit aussi dans les deux premières décennies du 18^e siècle, l'hôtel de Curel porte le nom de Nicolas-François Hennequin, baron de Curel, Grand Maître de Louveterie de Lorraine, puis Conseiller d'État.



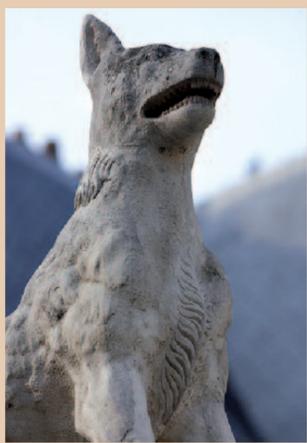
Hôtel des Loups, vue d'ensemble du corps principal et de l'aile gauche.



Décor sculpté de la travée centrale : l'intérieur du fronton a été sculpté au 19^e siècle.



Élévation sur rue de l'hôtel des Loups montrant le portail clôturant la cour et l'extension du 19^e siècle à gauche.



Loup faisant partie d'une paire située sur le portail : œuvre du sculpteur nancéien Lépy, en hommage au premier propriétaire de l'immeuble.

L'architecte a choisi un parti semblable à celui de l'hôtel de Mahuet. Une autre originalité consiste ici en un développement modeste en hauteur (un rez-de-chaussée surélevé et un étage d'attique peu développé).

Les communs ne sont pas placés dans

les courtes ailes latérales mais dans le demi-sous-sol. La cour est close d'un mur percé en son centre d'un portail (refait au 19^e siècle) dont les piliers sont amortis de loups en ronde-bosse qui passent pour être l'œuvre du sculpteur Lépy. Le décor se limite à la travée centrale et l'examen du motif de trophée de chasse a montré un fusil à capsule de fulminate donc de la 1^{re} moitié du 19^e siècle. L'hôtel a fait l'objet d'une importante restauration des extérieurs en 2003.



Hôtel de Mahuet : état avant 1929 (fonds Manias).

L'hôtel de Mahuet (rue Saint-Dizier)

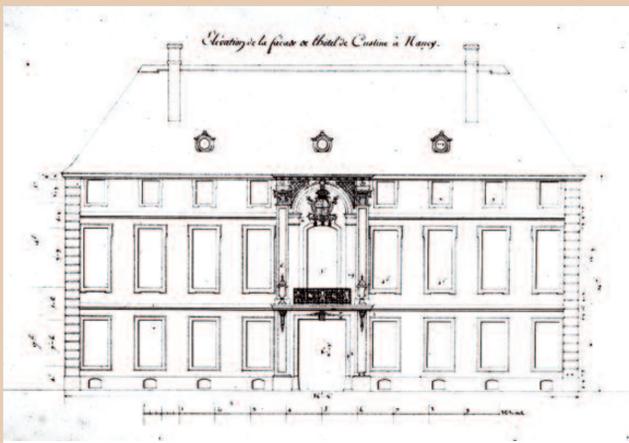
Construit dans les deux premières décennies du 18^e siècle, l'hôtel de Mahuet porte le nom de Jean-Baptiste de Mahuet (1649–1721), Conseiller d'État et premier Président de la Cour souveraine de Lorraine et Barrois. Il présente plusieurs originalités : son parti entre cour et jardin et l'importance du toit brisé percé de lucarnes à fronton cintré selon un principe que Boffrand n'utilisa qu'à Paris. La cour était fermée à l'origine d'un mur percé d'un portail déplacé vers 1929 au Parc Olry (av. de Strasbourg). D'une grande austérité, l'hôtel était orné de peintures de Giacomo Barilli et de Claude Charles. Celles du salon, évoquaient les vertus du magistrat dans un décor de jardin à l'italienne ; celles de l'escalier étaient proches, selon les descriptions contemporaines, du décor de l'hôtel Ferraris ou du château du Bas de Champigneulle. À la suite de l'incendie de 1988, l'hôtel a été profondément remanié. Seules les façades et la toiture témoignent encore de l'œuvre de Boffrand.

10^B

À proximité

L'hôtel de Custine (place des Dames)

Construit entre 1713 et 1715, l'hôtel porte le nom du marquis de Custine, gouverneur de Nancy. L'architecte a choisi un parti semblable à celui des hôtels de Ferraris ou de Fontenoy, avec un corps principal sur rue s'ouvrant sur une cour aujourd'hui bordée de deux ailes (en grande partie postérieures) et fermée par un corps de bâtiment de plan curviligne abritant des communs. Le décor se limite à la travée centrale, soulignée par l'emploi de pilastres corinthiens aux socles dissimulés par des pots couverts. D'après un dessin anonyme du 18^e siècle, l'ensemble était amorti par des armoiries encadrées de deux « sauvages ». Au cours du 19^e siècle, l'hôtel a été remanié à plusieurs reprises. Il abrite aujourd'hui les services fiscaux.



Façade de l'hôtel de Custine, dessin anonyme du 18^e siècle (coll. Part.).



Hôtel de Fontenoy. Face au balcon de l'aile entre cour et jardin s'élève sur le mur des maisons un décor d'architecture de fausse arcature autrefois en fond de jardin, aujourd'hui séparé par la rue.



Hôtel de Fontenoy. Élévation de l'aile entre cour et jardin (relevé du Lycée Loritz-Nancy). Alors qu'il s'agit d'une aile secondaire, elle présente un ordonnancement symétrique d'ordinaire réservé au corps principal.



Située dans l'axe de symétrie de la cour, la fontaine montre un discret mais efficace décor aquatique évoquant sa fonction.

L'hôtel de Fontenoy (rue du Haut-Bourgeois)

Construit avant 1723 (la date figure sur le balcon) l'hôtel porte le nom du second de ses propriétaires, la famille de Fontenoy. Disposant d'une parcelle d'une taille assez vaste, l'architecte a choisi un parti semblable à celui des hôtels de Ferraris et de Custine, avec un corps principal sur rue s'ouvrant sur une cour bordée de deux ailes et s'achevant par un corps de bâtiment abritant des communs.

La place disponible sur le côté a permis la réalisation d'un parti assez inhabituel puisqu'un jardin installé à l'est de la parcelle s'achevait sur une arcature aveugle amortie par des pots couverts et abritant sans doute une statue. Ainsi, l'une des ailes profitait de la disposition enviée mais assez rare en Lorraine des hôtels entre cour et jardin.

Sous le Second Empire, Georges Froissard vicomte de Broissia y fait réaliser un certain nombre de travaux. La rue des frères Henry et le square Bichat (1934–1935) ont séparé le décor du jardin du reste de l'édifice. L'hôtel de Fontenoy abrite depuis 1989 la Cour d'Appel administrative.



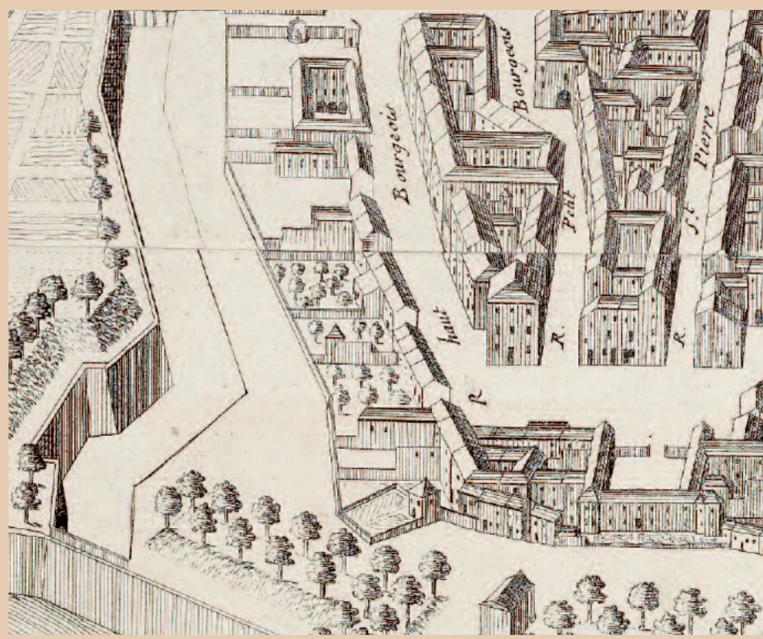
La fontaine cantonnée des écuries.

Bourget

1

Le quartier du Bourget

Le quartier « du Bourgeois » tient son nom de « bourget », terme désignant le faubourg entre le village Saint-Dizier (aujourd'hui quartier des Trois Maisons) et le Prieuré Notre-Dame. Inclus dans l'enceinte urbaine au 14^e siècle, il ne s'urbanise qu'au début du 17^e siècle. Dès lors, deux rues sont percées, appelées du Haut-Bourgeois et du Petit-Bourgeois. Elles figurent sur le plan gravé par de la Ruelle en 1611.



Plan de Belprey : détail
(Arch. municipales de Nancy).



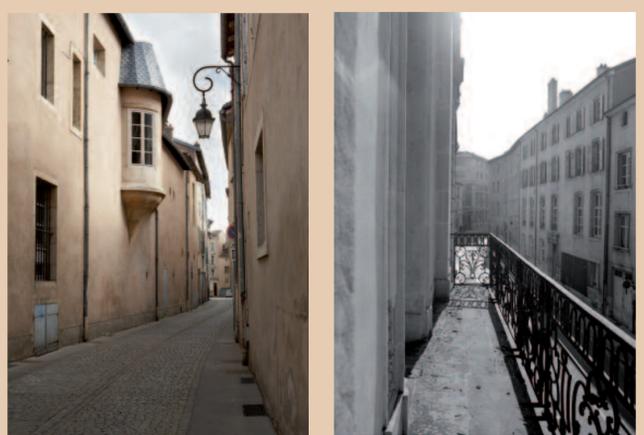
Plan en perspective de la ville *Nanceium Nancy* [vers 1634–1637],
d'après une réduction du plan de Mérian,
ex colorié. (Arch. municipales de Nancy, 1 Fi 1306).

Il ne subsiste aujourd'hui de cette époque que quelques fenêtres dont le module presque carré trahit l'ancienneté. Il faut attendre le retour à la paix après le Traité de Ryswick (1697), la reprise en main du duché par Léopold (1698–1729) et la fin de la dernière occupation française (1702–1714) pour que le quartier proche du palais ducal se couvre, comme toute la ville, de chantiers de construction, témoins de la vitalité retrouvée du duché. De profondes mutations foncières se traduisent par le regroupement de petites parcelles en un seul lot permettant la construction d'hôtels particuliers.

Le plan de Belprey (1754) montre le changement de physionomie du quartier accru par les effets de l'ordonnance de Léopold demandant d'uniformiser les nouvelles constructions en mettant les toitures à la même hauteur et en alignant les façades sur la rue (1710).

Le quartier est encore aujourd'hui caractérisé par l'abondance de ces hôtels attribués à Germain Boffrand (Ferraris, Fontenoy, Curel...) ou encore à Jennesson, Guesnon ou Révérend...

Quant à la rue du Petit-Bourgeois, elle dessert les issues de service des édifices nobles de ses voisines du Haut-Bourgeois et de Guise.



À gauche, rue du Petit-Bourgeois.
À droite, rue du Haut-Bourgeois depuis le balcon de l'hôtel Ferraris.



Garde-corps de l'hôtel de Fontenoy
portant la date de 1723.
Rue du Haut-Bourgeois.

Le quartier reste enclavé à l'intérieur de la limite des remparts, malgré le projet de François Lecreult (1739–1812) qui envisagea de percer la rue du Haut-Bourgeois jusqu'au Cours Léopold, ce qui fut réalisé au début du 19^e siècle, il fallut attendre 1934 pour le percement de la rue des frères Henry.

Depuis le 17^e siècle, les deux rues ont conservé leur appellation à l'exception de la période révolutionnaire qui donna le nom de rue de l'Égalité à la rue du Haut-Bourgeois et celui de l'Espérance (ou de l'Humanité pour certains auteurs) à celle du Petit-Bourgeois.

La famille Ferraris-Fontette

L'hôtel Ferraris doit son nom à son commanditaire Louis de Ferraris (aussi orthographié Ferrary, Ferrari), issu d'une famille originaire d'Italie (Piémont ou Milanais), chambellan de l'Empereur d'Autriche, grand chambellan de l'électeur de Trèves et mari d'Anne-Thérèse de Saint-Remy de Fontette, demoiselle d'honneur de la duchesse de Lorraine, tous deux proches de la famille ducale et impériale.



Détail d'escalier : les F affrontés.



Balcon sur rue : détail de la ferronnerie, armes de Mme de Fontette.

Les initiales des époux, des F affrontés, figurent d'ailleurs dans la ferronnerie de l'escalier ainsi qu'en bas relief ornant la retombée de l'arc diaphragme supportant l'escalier. Le couple eut huit enfants dont le plus célèbre fut François (dit Joseph-Jean 1726–1814). Au service de l'empereur, il établit la cartographie des Pays-Bas. Il résida peu en Lorraine mais acheta à Nancy l'ancien hôtel de Mahuet au n° 8-10 de la rue du Haut-Bourgeois, moins somptueux que celui de son père mais pourvu d'un jardin.

Les circonstances de la commande restent inconnues ; néanmoins elle est postérieure à 1715, année du mariage Ferraris-Fontette et antérieure à 1733, année de la mort de Louis de Ferraris (à Lunéville). Une plaque de cheminée armoriée portant deux écus ovales, à senestre « une fasce d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or », à destre « d'azur au lion d'or, couronné, langué et onglé du même » porte une date : 1722 (déposée vers 1928 au Musée lorrain).



Plaque de Cheminée, 1722 (Musée Lorrain).

Une partie de la famille de Ferraris y vécut au moins jusqu'en 1754, comme l'atteste l'inventaire après-décès dressé à la mort d'Anne-Thérèse de Fontette. Grâce à ce document, on connaît l'affectation

d'une bonne part des pièces et la description des meubles et des objets de la vie quotidienne. Il mentionne aussi sept domestiques : maître d'hôtel, femmes de chambre, gouvernante, fille de garde-robe, cuisinière et domestique. Un fondé de pouvoir habitait sur place : François Baillot, conseiller Intendant général des affaires de son Altesse royale la princesse Charlotte de Lorraine.

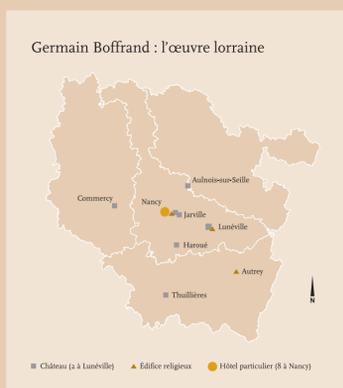


Garde-corps de l'escalier : alternance des F affrontés et des fleurs de lys.

Germain Boffrand, un architecte parisien au service de la Cour de Lorraine

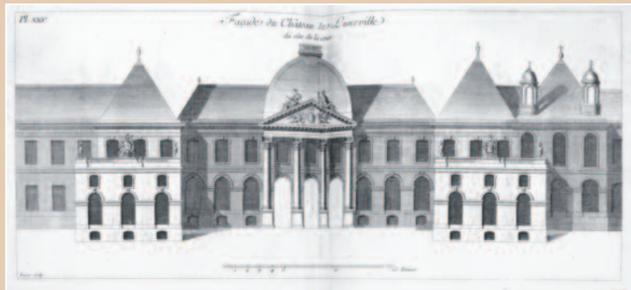
Germain Boffrand (Nantes 1667–Paris 1754) était fils d'architecte. Introduit dans les milieux artistiques parisiens par son oncle Jules Hardouin-Mansart, il acquiert une notoriété indéniable vers 1709–1710. En 1711, il devint premier architecte du duc de Lorraine et travailla

jusqu'en 1726 dans le duché tout en gardant d'importants chantiers à Paris. Sa réputation s'étendit jusqu'en Allemagne (projet pour le palais épiscopal de Würzburg, palais Törring à Munich...).



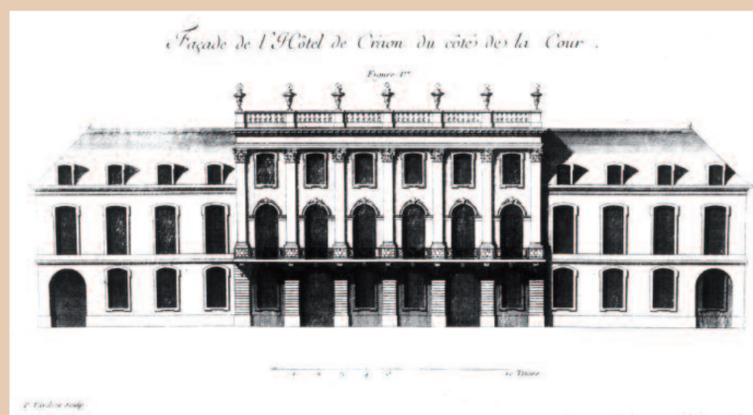
La cartographie présente les œuvres attribuées avec certitude et les hypothèses d'attribution (Aulnois-sur-Seille, Autrey, certains hôtels à Nancy).

Son activité lorraine fut surtout une réponse aux commandes du duc pour lequel il intervint à Lunéville (château 1709 et 1719–1723, chapelle 1719), à Nancy (Palais ducal en 1714, « Louvre de Boffrand »), à la Malgrange ou encore à Commercy.



Château de Lunéville (planche du *Livre d'architecture*, Bibl. mun. de Nancy).

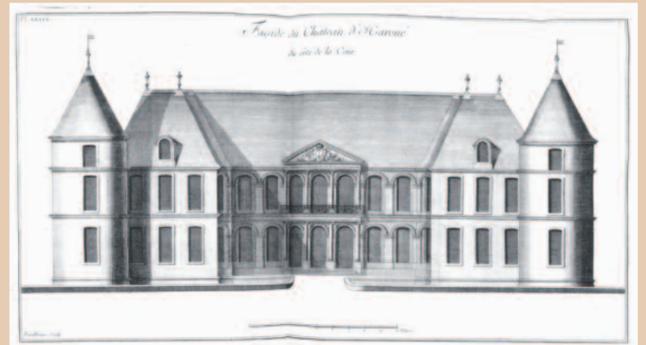
La cour ducale ne fut pas en reste, commandant à Boffrand des hôtels à Nancy. Un seul fut publié sous son nom, l'hôtel de Craon (auj. Cour d'appel de Justice) dont l'élévation inspira largement Emmanuel Héré dans le dessin des grands projets urbanistiques de Stanislas un quart de siècle plus tard. Quatre hôtels sont attribués à Boffrand en raison des similitudes de conception avec le reste de son œuvre, tandis que les autres ne sont peut-être que le reflet de son influence sur les architectes actifs à Nancy.



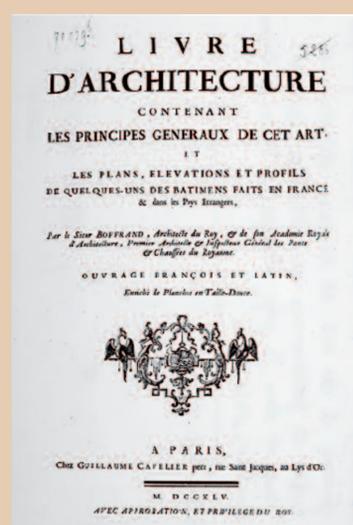
Hôtel de Craon (planche du *Livre d'architecture*, Bibl. mun. de Nancy).

On fit aussi appel à lui pour remettre au goût du jour des châteaux aux allures encore médiévales : Haroué pour la famille de Craon et peut-être Aulnois-sur-Seille (Moselle). L'architecte lui se fit construire un petit château à Thuillières (Vosges).

Membre de l'Académie royale d'architecture depuis 1730, il publia un recueil de gravures de ses propres constructions (*Livre d'architecture*, 1745) où il recommandait la lisibilité du plan depuis l'extérieur, la distinction du décor entre extérieur et intérieur, la hiérarchisation des ornements et l'alternance des formes courbes (adoucissement) et droites. On retrouve ces grands principes dans les hôtels qui lui sont attribués en Lorraine.



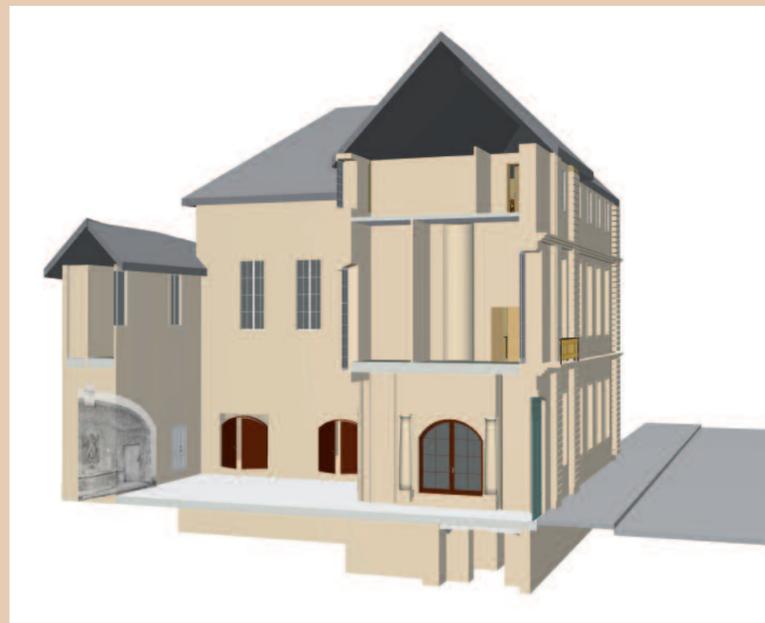
Château d'Haroué (planche du *Livre d'architecture*, Bibl. mun. de Nancy).



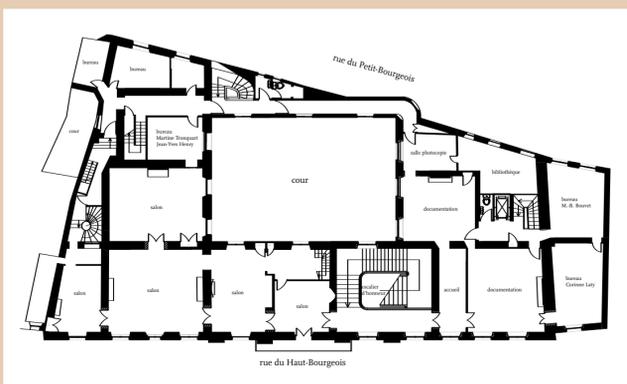
Livre d'architecture, (Bibl. mun. de Nancy).

La sévérité d'un parti classique

L'architecte adopta le parti classique de l'hôtel parisien : un corps principal aligné sur la rue (comme pour les hôtels de Fontenoy, Custine, et de Craon) flanqué de deux ailes d'égale longueur en apparence. En effet, le plan montre le savoir-faire du maître d'œuvre qui réalisa un édifice régulier sur une parcelle trapézoïdale au plan ingrat : l'aile droite est large mais courte, l'aile gauche est longue et en trapèze.



Coupe du bâtiment (restitution 3D) : les hauteurs et largeurs des corps de bâtiment sont proportionnelles à leur valeur sociale.



Hôtel Ferraris, plan du premier étage.

Le dernier corps de liaison, un triangle effilé, accueille à l'étage le couloir qui dessert les espaces de service et vient en encorbellement au-dessus de la rue du Petit-Bourgeois.

Le principe de hiérarchie des corps de bâtiment entre eux est scrupuleusement respecté avec un volume moins important pour les corps de service car ils abritent des fonctions moins nobles : écuries à droite, cuisine et puits à gauche.

Le corps principal sur rue est pourvu d'un passage central ouvert par une haute porte cochère. La sévérité du parti architectural est renforcée par la stricte symétrie, l'ordonnancement régulier des travées et le choix du linteau droit préféré à l'habituel linteau segmentaire délardé. Un léger avant-corps est souligné par l'emploi de bossages.



Trompe portant le débord du couloir de service sur la rue du Petit-Bourgeois.



Photogrammétrie de la façade sur la rue du Haut-Bourgeois.



Le puits : détail de la sculpture.



Le couloir de desserte : vue intérieure.

1, l'élégance

5

L'élégance du décor d'architecture

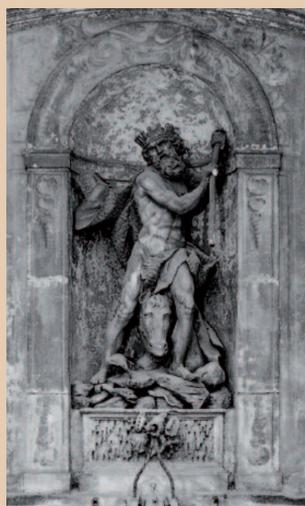
Seules les travées d'axe portent un décor dont l'élégance souligne la symétrie du parti architectural : la tête grimaçante du porche et le cartouche du premier étage. Le visiteur assez privilégié pour accéder à la cour découvre au centre du corps de passage la fontaine au bassin chantourné surmontée de la statue de Neptune flanquée autrefois de deux enfants jouant avec des dauphins dans un décor peint de fausse grotte.



Relevé de la cour soulignant le rôle de la fontaine dans la composition axiale.



La fontaine avant la vente des statues d'enfants en 1927.



La fontaine aujourd'hui.



Motif en forme de cuir porté par deux lions rampants au 1^{er} étage de la travée centrale sur rue.

Espace dédié à la liaison entre l'extérieur et les appartements, l'escalier – à l'italienne – se déploie à droite du porche et dessert l'étage noble (1^{er} étage) où de vastes pièces de réception se commandent entre elles prenant jour sur la rue et la cour.



Escalier à l'italienne.

La subtilité du décor intérieur : les grands principes de Boffrand

Si beaucoup d'hôtels particuliers ont perdu leurs dispositifs et leur décor intérieur, l'hôtel Ferraris offre une illustration des grands principes publiés dans *Le Livre d'architecture* :

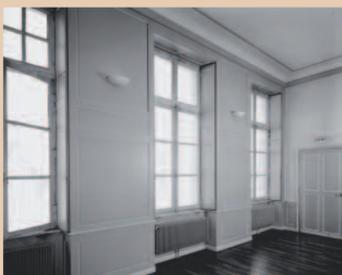


Enfilade des salons
de l'aile gauche.
Conception début 18^e siècle,
décor 1^{er} quart 19^e siècle.

La hiérarchie des pièces entre elles

Cette hiérarchie s'organise subtilement le long d'une enfilade qui aiguise la curiosité du visiteur selon un principe déjà ancien. Elle est d'ailleurs souvent accrue par un usage subtil des glaces.

Le choix des lambris et des décors indiquent l'importance de la pièce : lambris de hauteur pour les antichambres, et lambris à la parisienne pour les salons, parquet Versailles pour les plus belles pièces et point de Hongrie ou « fougère » à grand cadre pour les autres...



Lambris à la parisienne
(lambris de hauteur sur le mur exposé au froid,
lambris bas sur les autres murs).



Antichambre :
lambris de hauteur.

« Les chambres doivent être ornées et meublées par rapport à leur usage et à la gradation... des chambres occupées par les domestiques à celle du maître... On doit placer chaque pièce dans l'ordre qui convient au maître de maison, dans la grandeur et avec la décoration qui conviennent à son usage et on doit avoir l'attention de réserver les ornemens les plus précieux à mesure qu'on avance. »

« On boise quelquefois les chambres, mais les tapisseries conviennent mieux aux chambres à coucher que les lambris de menuiserie, qui sont plus convenables à des cabinets et à de petites pièces. »

« Les glaces dans les appartements y sont un grand ornement lorsqu'elles sont bien placées et principalement lorsqu'elles réfléchissent la lumière et une vue agréable, .../... lorsqu'elles sont placées les unes vis à vis des autres ; ce qui augmente les enfilades des appartements et réfléchit en différentes façons la lumière. »

« Les décorations intérieures consistent en des plafonds et des corniches de plâtre, quelquefois unies, quelquefois ornées de sculptures : ils font un ornement et beaucoup de propreté .../... Si ces moulures sont ornées de sculptures, il y faut observer la même variété. »

Extrait du *Livre d'architecture*, 1745, passim

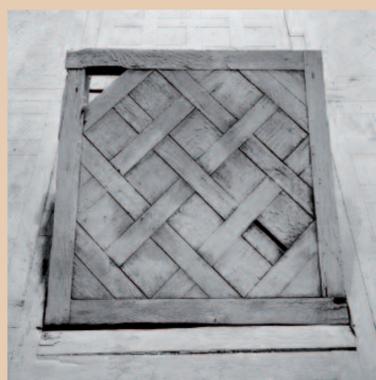


Aile gauche : l'enfilade illusoire des glaces.

Enfin, seul le plus important des salons, souvent le plus éloigné de l'antichambre, porte un décor figuré : des trophées composés d'objets symétriques, à la silhouette ramassée, plus large que haute, qui scandent vigoureusement les corniches (motifs proches de ceux de Berain, inspirés tantôt de l'Antiquité, tantôt de l'Orient).



Décor de trophées
des adoucissements
du grand salon de
l'aile droite.



Aile gauche : grand salon,
exemple de parquet Versailles.

7

monumental

La peinture monumentale de l'escalier

La grande originalité de l'escalier de l'hôtel Ferraris, outre le choix d'un volume à l'italienne, est l'exceptionnel décor en trompe l'oeil de la sous-face de la galerie qui assure la liaison entre les pièces de part et d'autre de la cage d'escalier au second étage.



Garde-corps du passage du niveau du plafond.

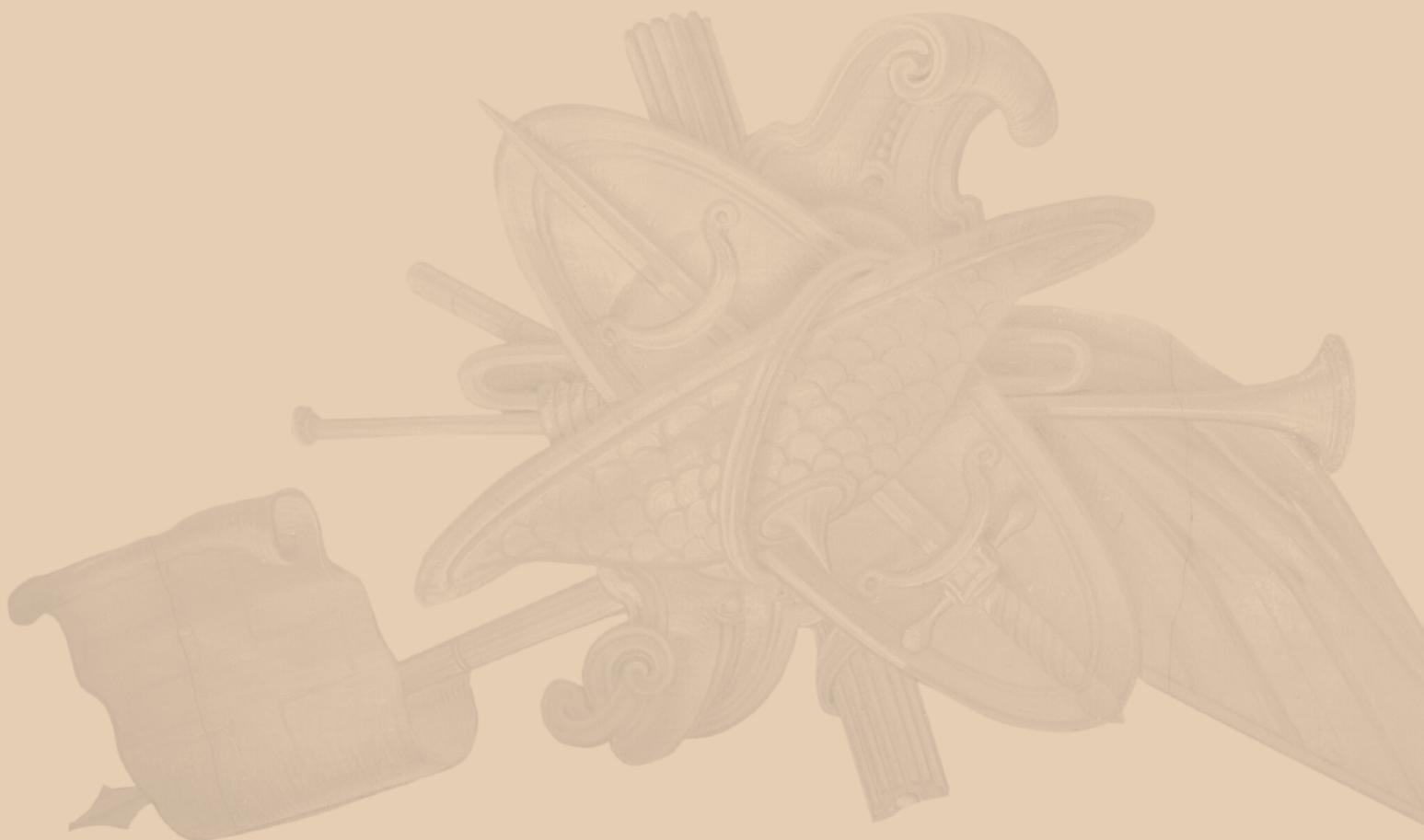
La découpe du jour faite de courbe et de contre-courbe d'inspiration toute baroque s'ouvre sur la perspective du plafond peint (au 19^e siècle ?) d'une nuée peuplée d'oiseaux des îles et de têtes de *putti*.



Le décor en grisaille de la sous-face chantournée est construit avec une symétrie parfaite en harmonie avec le parti architectural de Boffrand : dans le plus grand axe, les caissons de la *quadratura* se répondent, l'un portant un trophée d'armes, l'autre un trophée de musique.

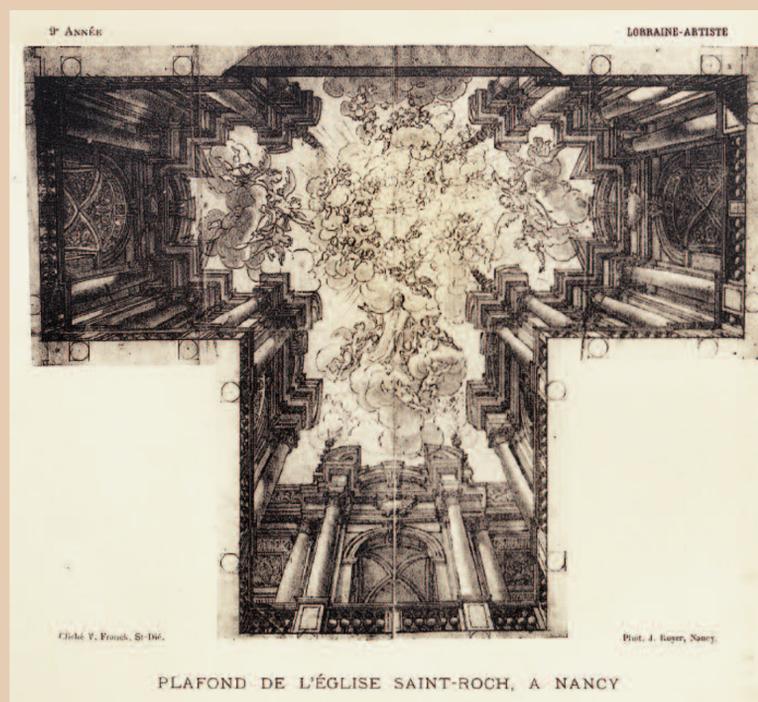


La structure du décor est très proche de celle des projets de l'opéra et du plafond du château de Champigneulle (auj. École du Centre : même encadrement, même type de trophée militaire, même bouton feuillagé. Ce décor encore conservé dans son état d'origine est attribué à Giacomo Barilli (1723).



Giacomo Barilli, un décorateur bolognais

Originaire de Bologne, la ville de la *quadratura*, (décor peint en trompe-l'oeil imitant une perspective architecturale), Giacomo Barilli est un collaborateur de Francesco Galli dit Bibiena (1659–1739) membre d'une famille de scénographes et d'architectes bolognais particulièrement réputée. Il commence sa carrière en Italie, en 1701, au service du vice-roi de Naples puis des Farnèse (1703–1706). Comme d'autres peintres que le duc avait fait venir à sa cour, il se rend à Nancy en 1707, à la suite de son maître pour construire l'opéra (disparu). Barilli s'installe définitivement à Nancy où il se marie. Il s'intègre au petit groupe des peintres nancéiens : Claude Charles (1661–1747) et Claude Jacquart (1686–1736) auteur du décor de la primatiale de Nancy (1723–1727). Son œuvre nancéienne témoigne de la permanence d'un goût pour la *quadratura* qui avait donné ses derniers feux en France avec les réalisations de Giovanni Gherardini (1654–1723), autre bolognais quasi contemporain, à Nevers, Moulins et Paris entre 1684 et 1698.



PLAFOND DE L'ÉGLISE SAINT-ROCH, A NANCY

Collège de jésuites puis église paroissiale Saint-Roch, Saint-Jean (rue) ; Saint-Dizier (rue) ; peinture monumentale : *Apothéose de Saint-Ignace de Loyola* (1717) d'après le *Perspectiva pictorum et architectorum* imprimé en 1693 puis 1700 du Père Andreas Pozzo (1642–1709).

Spécialisé dans la peinture du décor architectural sur toile marouflée ou a fresco, il fait équipe avec Claude Charles qui exécute les « figures ». De son œuvre religieuse, on ne connaît plus que des dessins conservés au Musée Lorrain. Seuls subsistent deux décors réalisés pour des hôtels particuliers : hôtel Ferraris et château du Bas de Champigneulle. Le somptueux ensemble peint pour l'hôtel de Mahuet (avant 1721) n'est plus connu que par la description qu'en fit l'historien Jean-Jacques Lionnois en 1805.



Détail, Champigneulle.



Détail, Ferraris.



Champigneulle : vue d'ensemble de la sous-face de l'escalier d'honneur.